

En ce temps-là,
de grandes foules faisaient route avec Jésus ;
il se retourna et leur dit :

« Si quelqu'un vient à moi
sans me préférer à son père, sa mère, sa femme,
ses enfants, ses frères et sœurs,
et même à sa propre vie,
il ne peut pas être mon disciple.

Celui qui ne porte pas sa croix
pour marcher à ma suite
ne peut pas être mon disciple.

Quel est celui d'entre vous
qui, voulant bâtir une tour,
ne commence par s'asseoir
pour calculer la dépense
et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ?

Car, si jamais il pose les fondations et n'est pas
capable d'achever,

tous ceux qui le verront vont se moquer de lui :

'Voilà un homme qui a commencé à bâtir
et n'a pas été capable d'achever !'

Et quel est le roi
qui, partant en guerre contre un autre roi,
ne commence par s'asseoir
pour voir s'il peut, avec dix mille hommes,
affronter l'autre qui marche contre lui avec vingt mille ?
S'il ne le peut pas,
il envoie, pendant que l'autre est encore loin,
une délégation pour demander les conditions de paix.

Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas
à tout ce qui lui appartient
ne peut pas être mon disciple. »

Vous avez certainement observé le triste manège d'un beau papillon qui reste prisonnier derrière une vitre alors que la fenêtre est entrebâillée. Le bel insecte est bien souvent incapable de trouver la sortie qui se trouve pourtant vraiment très proche. Et même si vous tentez de le faire glisser avec la main vers l'ouverture, ce qui pourrait le libérer, cela ne sert à rien ! Le petit animal retourne frénétiquement se coller exactement au même endroit. Il s'acharne à rester en plein milieu de la vitre pour tenter toujours et toujours de la traverser en déployant des efforts frénétiques et une énergie inutile et en abimant ses jolies ailes si fragiles.

Le geste qui veut l'aider à se libérer est perçu comme une agression contre laquelle l'animal se débat. Cela ne lui laisse aucune chance de s'échapper.

Comment faire comprendre à ce petit papillon que s'il reste collé à la vitre, il perçoit effectivement de la lumière qui l'attire mais il ne pourra jamais aller vers cette lumière ? Au contraire, s'il veut aller vers cette lumière, il lui faudra accepter de se laisser aider, il lui faudra accepter d'abandonner cette position rassurante mais stérile, de vaincre sa peur. Il lui faudra accepter de descendre, ce qui lui apparaîtra sans doute comme une chute qui l'angoisse. Mais ce serait la seule solution pour mieux remonter de l'autre côté et s'envoler vers la liberté. Il trouvera alors une chaleur et une lumière impossible à trouver à travers l'obstacle de la vitre et qui pourra l'environner une fois libre.

Nous trouvons ces petites bêtes peu intelligentes et c'est vrai que nous ne les voyons guère faire de la philosophie. Mais ne sommes-nous pas parfois malheureusement un peu semblables à elles ? Prisonniers d'une situation

qui ne peut pas nous apporter vraiment le bonheur, nous restons bloqués au milieu de nos vitres, nous nous murons dans notre obstination et nous battons des ailes frénétiquement dans le désespoir de ne pas pouvoir nous en sortir.

« Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher à ma suite ne peut pas être mon disciple » nous dit Jésus dans l'Évangile de ce dimanche. Et la croix, c'est en toute rigueur de terme une forme de chute, de descente vertigineuse.

Cette image peut choquer, c'est vrai. Déjà en ce qui regarde Jésus lui-même. Un Dieu qui souffre, est-ce concevable ? Est-ce bien convenable ? Un Dieu qui s'abaisse à ce point...

Déjà, un Dieu humble qui se met à genoux devant l'homme, le soir du Jeudi saint, pour laver les pieds comme le ferait le serviteur ou l'enfant, un Dieu qui ne descend pas les champs Elysées locaux en limousine mais juché sur un petit âne, un Dieu qui laisse approcher les enfants bruyants et les mendiants dérangeants, qui s'approche des gens de mauvaise vie et se courbe vers les malades malodorants... Tout cela, c'est déjà beaucoup.

Mais un Dieu qui souffre, sur une croix. Pas une petite souffrance bien esthétique, comme celle d'un acteur de cinéma qui sait simuler la douleur dans une élégante grimace. Non, une souffrance sans trucage, mise à nu. L'un des plus cruels supplices que l'antiquité ait inventé, un procédé tellement cruel que les Romains l'interdisaient pour les citoyens de l'empire et le réservaient aux pires criminels et aux esclaves évadés. La souffrance de Dieu sur la croix est à la mesure de Dieu. « *Si Dieu souffre, sa souffrance a la même dimension que son être et que sa joie. Une dimension sans dimension. Sans limite. Infinie* ». disait le père Varillon. Dieu s'engage totalement.

Dieu vient donc rejoindre l'humanité dans cette profondeur. Il n'est pas venu expliquer la souffrance et encore moins la justifier et prétendre qu'il faut la rechercher. Il nous redit toujours que notre vie humaine est ordonnée au bonheur. Que Dieu nous a créés pour être heureux. Mais il sait aussi que la vie, toute vie, a aussi rendez-vous avec la souffrance, la peine, le désespoir, un jour ou l'autre. Mais Dieu est venu donner à voir son amour et particulièrement en nous rejoignant dans nos moments les plus difficiles.

C'est que notre Dieu est un Dieu d'amour. Et l'amour est vulnérable. Les amoureux le savent bien, qui tremblent, au moment de déclarer leur sentiment à l'être aimé, que celui-ci éclate de rire ou avoue ne rien ressentir lui-même. Comme c'est dur de s'entendre dire « Je n'ai pas vraiment de sentiment pour toi, nous allons rester amis, simplement... » Les parents, les grands parents le savent, qui frémissent devant les épreuves rencontrées par leurs enfants ou petits-enfants. Oui, l'amour est vulnérable. Les pires dictateurs de l'histoire n'ont pas eu d'enfants ou bien ils ne les ont pas aimés.

La perfection de Dieu n'est donc pas une impassibilité que rien ne pourrait atteindre. Comment imaginer un Dieu Père observant du haut de sa perfection immuable et impassible son Fils agonisant jusqu'à suer du sang ? Comment imaginer que le Père lui aussi n'ait pas douloureusement vibré ?

Si nous savions que Dieu "souffre" avec nous, et beaucoup plus que nous, de tout le mal qui ravage la terre, bien des choses changeraient sans doute, et bien des personnes se tourneraient vers lui. Nous considérons à juste titre la souffrance comme une imperfection. Dans l'ordre de l'amour, pourtant, la souffrance est le sceau, le signe de la perfection. Jésus a touché le fond de la douleur des hommes en épousant sur la croix leur solitude. Sa question est montée jusqu'au Ciel : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Laissons-nous toucher immensément par ce Dieu Père qui partage, plus profonde que toute autre souffrance, la solitude du Fils. Car il sait que son amour, en le retenant d'intervenir, atteint la cime de sa puissance : Le signe de sa Toute-puissance est d'aimer et de devenir vulnérable. Si Dieu souffre, c'est de trop aimer.

Alors, accepter de prendre sa croix, comme le dit Jésus, c'est tout simplement se laisser aimer. Se laisser aimer par un Dieu qui pose sur chacun ce regard d'une infinie tendresse « Tu es aimé depuis toujours, tu es unique, j'ai gravé ton nom dans la paume de mes mains ».

Alors, nous sommes invités à la persévérance, à la préférence, au choix. Oui, à la persévérance.

L'image qui m'est venue est celle de Thomas Edison. Ce grand inventeur a d'abord été un élève que l'on a considéré comme en échec scolaire. Il n'était pas capable de se plier aux méthodes et aux règles qu'on voulait lui imposer et c'est finalement sa mère qui l'a scolarisé. Une femme très croyante qui disait à ce fils dont l'école ne voulait plus : « je sais ce que tu

vaux ». Elle lui enseignait le courage avant les équations et lui expliquait qu'un échec n'est pas une chute mais une marche vers la réussite.

Plus tard, ce fils qu'elle avait soutenu va inventer, comme vous le savez, l'ampoule électrique.

Mais pas sans mal. On dit qu'il a échoué entre mille et deux mille fois avant d'éclairer notre monde.

On peut imaginer ce chercheur assis devant une table couverte d'ampoules cassées, de fils tordus, dans une odeur âcre de brûlé. On peut imaginer aussi les moqueries des gens qui pensent savoir et qui disaient « cela ne marchera jamais ». Lui, il voulait trouver le filament qui tiendrait et il essayait inlassablement toutes sortes de matériaux. Il y avait toujours quelques instants d'espoir. L'ampoule s'allumait, diffusait un instant une lumière éblouissante puis très vite s'éteignait, le filament ne tenait pas. Toujours trop chaud, trop fragile. Et chaque fois Thomas Edison affirmait : « Nous avançons ». Il dira plus tard : « je n'ai pas échoué plus d'un millier de fois, j'ai trouvé plus de mille façons de ne pas fabriquer des ampoules ». Et puis... Un soir d'hiver, un fil de bambou carbonisé, venu du Japon, résista. 5 minutes... 10 minutes... 1 heure. L'ampoule tenait. Elle restait allumée avec l'électricité qui dansait dans le vide.. A ce moment-là, Il venait de mettre la lumière en cage. La nuit ne serait plus jamais comme avant. Épilogue : On dit que Thomas Edison a inventé l'ampoule. Mais en réalité, il a inventé la persévérance éclairée...

Notre persévérance a besoin d'être éclairée. Pour témoigner et faire connaître la vraie et belle lumière qui a vocation d'éclairer le monde, qui éclaire le monde. Une persévérance qui se choisit. Il ne s'agit surtout pas de contester la force de nos liens familiaux, mais de ne pas rester sur la vitre du petit papillon incapable d'aller vers une lumière plus belle et plus grande.

Persévérer, choisir, préférer.

« Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne sera pas vraiment mon disciple. »